

*vous tous qui m'avez donné quelques signes d'intérêt, partez, je ne veux porter malheur à personne !*

Françoise avait remarqué l'empressement qu'Arthur avait mis à baiser la main de son époux, et à l'assurer d'un constant dévouement ; pour la première fois depuis longtemps elle avait trouvé l'accent de la vérité à ses paroles : elle lui sut gré de cet élan d'amitié, et pour l'en récompenser, elle qui évitait toute occasion de causer avec Arthur, ce soir-là, fut pour lui pleine d'amabilité.

Elle s'informa de ce qui était arrivé à la chasse, et lui dit : Je n'ai point osé demander au prince la cause du nuage que j'ai vu sur sa figure à son retour au château, j'ai craint de rendre ce nuage encore plus sombre en faisant d'indiscrètes questions ; mais vous, maréchal, qui aimez tant votre noble ami, la peine qu'il a ressentie, les contrariétés qu'il a éprouvées, vous avez dû les éprouver et les ressentir, racontez-moi ce qui s'est passé.

Le maréchal de Bretagne redit alors que le commencement de la chasse avait été gai et heureux, et que les *brisées* avaient été faites à merveille dans un bois peu éloigné du château : on y avait fait lever un superbe animal marquant quatorze, jamais les chiens n'avaient montré plus d'ardeur, les piqueurs d'habileté, mais le bois ayant très peu d'étendue, bientôt le cerf en avait promptement débouché et s'était élancé dans les champs ; que les chasseurs animés n'avaient tenu compte ni des haies, ni des clôtures, ni même des poteaux aux armes d'Anjou ; qu'ils poursuivaient l'animal avec l'espoir de le voir bientôt aux abois, lorsque les gardes des domaines du comte d'Anjou, au nom de leur maître, s'étaient montrés tout à coup et